

PRÉFACE

Les chapitres qui suivent (163-76) concernent principalement l'Europe dans la deuxième moitié du seizième siècle, et la France jusqu'à la fin du ministère de Richelieu. On s'approche donc du siècle de Louis XIV, que l'*Essai sur les mœurs* présente comme le point culminant de l'histoire universelle narrée depuis le règne de Charlemagne. Dans ses *Remarques sur l'histoire*, Voltaire, se demandant quelles périodes de l'histoire un jeune homme doit étudier avec le plus de sérieux, soutient que ce n'est que vers la fin du quinzième siècle que l'histoire devient intéressante 'pour nous', autrement dit pour les Européens cultivés du dix-huitième siècle qui cherchent à comprendre comment l'humanité est arrivée au degré très imparfait mais néanmoins remarquable de civilisation qui est le sien.

Cette manière d'écrire l'histoire heurte notre sensibilité moderne à plus d'un titre. D'aucuns y verront de la naïveté, ou un ethnocentrisme intolérable, ou encore une téléologie indigne d'un grand historien. Cependant, il importe de prendre au sérieux cette manière d'écrire l'histoire pour comprendre ce que Voltaire cherchait à faire en composant l'*Essai sur les mœurs*. Contrairement aux historiens de l'époque romantique, qui cherchaient à écrire l'histoire d'un point de vue lui-même extérieur à l'histoire, il assumait pleinement une écriture de l'histoire centrée sur les besoins, les critères, et les valeurs du présent. En ce sens, ce qui l'intéresse le plus dans l'histoire de l'Europe du seizième siècle, c'est à quel point elle est proche de l'histoire de sa propre époque, et différente de toutes les époques antérieures. La colonisation de l'Amérique et l'expansion du commerce avec l'Asie ont mis l'Europe au centre d'un nouveau système mondial d'échanges commerciaux. La montée du protestantisme a brisé le monopole que la papauté exerçait sur les consciences, et par là-même favorisé

PRÉFACE

la liberté. Les belles-lettres ont commencé à fleurir dans tous les pays d'Europe. Enfin, un calme relatif a régné en Europe, malgré les guerres de religion, grâce à un système politique nouveau: l'équilibre des puissances, qui fait que les grandes puissances européennes se neutralisent les unes les autres et qu'aucune ne peut faire triompher entièrement ses intérêts aux dépens de ceux des autres. Selon Voltaire ce système ressemble superficiellement à celui des cités-Etats de la Grèce antique mais il est fondamentalement supérieur en termes d'efficacité. Tous ces éléments sont nouveaux, et font du seizième siècle un monde qui ressemble déjà beaucoup à celui qu'il habite.

Comme les précédents ces chapitres cultivent l'art du 'précis'. Voltaire mentionne souvent le fait qu'il n'a d'abord étudié l'histoire que pour son propre usage, et ensuite pour avoir des conversations sur ce sujet avec Emilie Du Châtelet. Naturellement de telles déclarations appellent le scepticisme, mais elles indiquent aussi quelque chose d'important sur le projet de Voltaire. Le texte comporte de temps à autre un aparté pour l'interlocutrice, rappelant au lecteur la convention littéraire qui est au principe de l'*Essai*. A propos d'Henri IV, Voltaire écrit: 'Faisons pour notre usage particulier un précis de cette vie, qui fut trop courte' (p.190). Ou encore, concernant le premier ministre de Louis XIII: 'Faisons-nous ici un précis du ministère orageux du cardinal de Richelieu, ou plutôt de son règne' (p.281). L'idée d'écrire une histoire 'pour nous' réactive à certains égards le *topos* humaniste et antique de l'exemplarité de l'histoire, *historia magistra vitae*: j'étudie l'histoire pour en tirer des enseignements qui vont m'être utiles dans ma propre vie. Mais plus précisément le modèle de Voltaire est le *Discours sur l'histoire universelle*, écrit par Bossuet pour l'usage particulier du dauphin. La convention littéraire est la même que chez Bossuet: on résume à l'extrême, on ne garde que l'essentiel, le texte est conçu pour l'instruction d'un seul lecteur qui ne souhaite pas se perdre dans les détails, parce qu'il est le futur roi de France, ou parce qu'elle est un génie scientifique qui ne s'intéresse à l'histoire que pour les enseignements philosophiques qu'on peut en

PRÉFACE

tirer. L'art du 'précis' se manifeste dans la brièveté des chapitres. Il se manifeste aussi au niveau syntaxique dans la brièveté des phrases et l'usage de 'sentences' dans le style de Pascal ou de La Rochefoucauld: 'Les plus grandes inimitiés produisent moins de crimes que le fanatisme' (p.327), ou encore 'Les princes, en qui la religion n'est presque jamais que leur intérêt, se résolvent rarement au martyre' (p.163-64). Ces phrases compactes et frappantes, dont le sens se suffit à lui-même hors contexte, sont destinées à frapper l'imagination et à rester dans la mémoire tout en effectuant une généralisation à portée philosophique. Parfois la force de la phrase n'est pas dans la généralisation mais simplement dans la mise en rapport d'une cause et d'un effet disproportionnés, par exemple la perte d'influence de Philippe II sur la France, suite à la conversion d'Henri IV au catholicisme: 'Henri IV en allant à la messe lui fit perdre la France en un quart d'heure' (p.58).

Les explications que Voltaire donne du comportement des acteurs politiques relèvent de la raison d'Etat (concept au reste théorisé pour la première fois pendant la période étudiée dans ces chapitres). Les Etats ont des intérêts que tout observateur extérieur peut déterminer objectivement, et un acteur politique rationnel doit nécessairement se comporter en fonction de ces intérêts. La raison d'Etat est elle-même au cœur de la théorie de l'équilibre des puissances, ou 'balance du pouvoir', pour reprendre l'expression de Voltaire. Ainsi, dans la seconde moitié du seizième siècle, 'quatre grandes puissances balancèrent les forces de l'Europe chrétienne' (p.3). Il s'agit de l'Espagne (puissance prééminente à cette époque), de la France, de l'Allemagne (morcelée mais capable de s'unir quand ses intérêts le demandent), et de l'Angleterre. Voltaire rejette les explications psychologiques ou centrées sur la subjectivité des acteurs politiques. Ainsi le caractère galant et vindicatif du cardinal de Richelieu ne fut jamais un facteur déterminant dans son comportement, car 'il savait soumettre l'insolence de ses passions passagères à l'intérêt permanent de sa politique' (p.291).

Un des aspects les plus connus et les plus visibles de la pensée de Voltaire est sa posture anticléricale, et l'idée que les préjugés

PRÉFACE

religieux ont constitué un obstacle au progrès de la civilisation. Cependant, si on lit ces chapitres de près, on se rend compte que la religion est presque toujours mentionnée dans le contexte de la raison d'État: elle est d'abord et avant tout un outil de gouvernement. Ainsi Voltaire ne semble pas envisager que Philippe II ait pu être un catholique sincère (la question est au reste sans pertinence, puisque les motivations subjectives ne comptent pas): le roi d'Espagne a affecté un grand zèle pour la religion catholique parce qu'il avait besoin du soutien politique et militaire du pape et parce qu'il souhaitait la destruction de la république de Genève. De même, les guerres de religion sont à considérer dans le contexte des rivalités entre grandes puissances: si les princes catholiques étaient sincèrement catholiques, ils soutiendraient universellement la religion catholique. Or, 'c'est depuis Charles-Quint et François I^{er} que dure cette politique entre les princes catholiques, d'armer les protestants chez autrui, et de les poursuivre chez soi. Cette conduite prouve assez manifestement que le zèle de la religion n'a jamais été dans les cours que le masque de la religion et de la perfidie' (p.289). En ce sens, Henri IV était honnête et sincère quand il disait qu'il avait changé de religion par intérêt, mais quand 'la meurtrière de Marie Stuart parlait de la crainte de Dieu, il est très vraisemblable que cette reine faisait la comédienne' (p.207).

Lorsque l'historiographie moderne s'est constituée au dix-neuvième siècle, on a souvent insisté sur le scepticisme historique de Voltaire, et sa propension au doute a été soulignée comme un pas décisif dans les progrès de la connaissance historique. Assurément dans les chapitres qui suivent, on note une véhémence dans la dénonciation des erreurs et une référence constante à la distinction entre fable et histoire. Ainsi, 'ces portraits recherchés que tant d'historiens modernes font des anciens personnages', ne sont que des 'romans' (p.6). De même, l'opinion publique anglaise est persuadée que la défaite de l'Invincible Armada fut causée par les actions d'un marchand anglais nommé Gresham, 'mais les historiens sensés ne se sont jamais déshonorés par cette fable absurde' (p.52). Ou encore, la plupart des historiens français répètent que le

PRÉFACE

duc de Guise fut assassiné par les gentilshommes ordinaires de la chambre du roi, et que le chef des assassins était premier gentilhomme de la chambre. ‘Tout cela est faux’, dit Voltaire (p.178), et il ajoute qu’il tire sa certitude de la consultation des registres de la chambre des comptes, qui prouve que les assassins étaient une compagnie nouvelle de gentilshommes aux ordres du duc d’Epernon. On pourrait voir dans cet usage des archives une pratique historiographique ‘moderne’, assimilable à du Ranke avant la lettre. Cependant, l’usage que Voltaire fait des archives est épisodique et opportuniste, et le sens de l’intervention relève davantage du témoignage personnel: je sais cela parce que je l’ai vu moi-même dans les archives que j’ai consultées. On est dans la logique de l’*autopsie* qui caractérise l’écriture antique et humaniste de l’histoire. Le scepticisme historique de Voltaire se manifeste encore dans sa remise en cause véhémement de l’authenticité du testament du cardinal de Richelieu (scepticisme que les historiens modernes jugent d’ailleurs excessif). Cependant, ce scepticisme même se situe dans la tradition humaniste des *artes historicae* inaugurée par Lorenzo Valla, qui avait employé des outils philologiques pour démontrer que la donation de Constantin, acceptée au Moyen Age comme un document authentique, était un faux. On remarquera enfin que le critère employé le plus fréquemment par Voltaire pour établir la vérité historique est le critère de vraisemblance. Pour savoir si Philippe II a fait assassiner son fils Don Carlos, Voltaire invoque quelques documents, mais en dernière analyse il se demande si un tel acte était probable dans un contexte politique et culturel donné, et il fait intervenir le vraisemblable psychologique qu’il bannit par ailleurs dans l’explication des actions des hommes d’Etat: ‘Il était naturel que Don Carlos et Elizabeth à peu près du même âge eussent de l’amour l’un pour l’autre. La mort précipitée de la reine qui suivit de près celle du prince, confirma ces soupçons’ (p.62). Pour un lecteur moderne, cet usage si fréquent du critère de vraisemblance rapproche l’histoire de la littérature, mais précisément dans la tradition humaniste qui est encore celle de Voltaire il ne s’agit pas

PRÉFACE

d'accéder à une 'réalité historique' qui serait indépendante du récit qui en est fait. Le rôle de l'historien est d'effectuer un choix critique entre divers récits, et le critère de vraisemblance est un des outils principaux de ce choix.

Voici un autre trait qui va à l'encontre des pratiques historiques modernes: Voltaire est un historien qui n'hésite pas à s'indigner, et à énoncer des jugements moraux sur les actions individuelles ou collectives qu'il étudie. A propos des massacres commis par les Espagnols au siège de Haarlem, 'la plume tombe des mains quand on voit comment les hommes en usent avec les hommes' (p.27). De même, chez les Anglais, l'usage scrupuleux des formes juridiques a couvert des pratiques sanguinaires: 'Ce fut le caractère de cette nation de commettre des meurtres juridiquement. Les portes de Londres ont été infectées de crânes humains attachés aux murailles, comme les temples du Mexique' (p.71). Les proscriptions de l'époque élisabéthaine sont comparées aux sacrifices humains des Aztèques, et les massacres commis par les Espagnols en Hollande sont comparés aux massacres que les mêmes Espagnols ont commis dans le Nouveau Monde. Les comparaisons transculturelles ont ici un sens moral: il y a une histoire universelle de l'atrocité, et les variations culturelles sont sans importance. Il faut juger avec la même sévérité les actions meurtrières quel que soit le contexte historique. Cependant, la condamnation fait place à l'approbation émue devant une marque d'humanité. A propos d'Henri IV, qui avait gracié et secouru deux paysans qui faisaient commerce avec les Parisiens assiégés, Voltaire s'exclame: 'Un cœur bien né ne peut lire de pareils traits sans quelques larmes d'admiration et de tendresse' (p.196).

L'*Essai sur les mœurs* est en partie une histoire du génie des peuples: il y a une cohérence des mœurs de chaque peuple qui fait que des choix différents sont effectués dans des circonstances comparables. Les Anglais sont légalistes, 'un acte du parlement est tout pour les Anglais; ils aiment la loi, et on ne peut les conduire que par les lois d'un parlement qui prononce, ou qui semble prononcer par lui-même' (p.78). Une telle formulation pourrait

PRÉFACE

donner l'impression que Voltaire cherche à esquisser une sorte de psychologie des peuples, mais sa conception du génie des peuples repose d'abord et avant tout sur une observation des institutions et des pratiques. Ainsi, la puissance du parlement en Angleterre tient au fait que les Anglais n'ont jamais séparé l'épée et la robe: la noblesse guerrière peut faire les lois, et les magistrats peuvent combattre. Cela fait du parlement un contrepoids puissant au pouvoir royal. En France et en Espagne, en revanche, la robe et l'épée ont commencé à être distinguées vers la fin du Moyen Age, et cette distinction a été affirmée en France comme absolue aux états généraux de Pontoise en 1561, fait qui a renforcé de manière décisive le pouvoir des rois de France. En ce sens, selon Voltaire, 'quand on observe un grand changement dans la constitution d'un Etat, et qu'on voit des peuples voisins qui n'ont pas subi ces changements dans les mêmes circonstances, il est évident que ces peuples ont eu un autre génie et d'autres mœurs' (p.109).

Ces chapitres décrivent la position relative des puissances européenne dans le progrès des arts et des sciences, critère ultime pour Voltaire de la grandeur d'une civilisation. La puissance dominante à cette époque, tant politiquement que culturellement, est l'Espagne. On parle espagnol dans toutes les grandes villes d'Europe, et l'espagnol a remplacé l'italien comme langue de culture. D'une manière générale, 'depuis Charles-Quint jusqu'au commencement du règne de Philippe III, l'Espagne eut une considération que les autres peuples n'avaient point' (p.60). Selon Voltaire, c'est aussi à cette époque que le peuple anglais découvre sa vocation pour le commerce maritime, qui est la source de sa grandeur: 'Ils connurent leur véritable élément, et cela seul les rendit plus heureux que toutes les possessions étrangères, et les victoires de leurs anciens rois' (p.65). Ce contexte fut favorable au développement des arts: 'Les noms de Spencer et de Shakespear qui fleurirent de ce temps, sont parvenus aux autres nations' (p.67). Quant à la France, on est encore loin de l'efflorescence artistique du siècle de Louis XIV, mais Voltaire insiste sur le volontarisme civilisateur d'Henri IV, puis du cardinal de Richelieu. Henri IV fait

PRÉFACE

construire la Place Royale et le Pont-Neuf, il agrandit le Louvre, où il loge des artistes, et il développe la bibliothèque royale. Selon Voltaire, qui insiste toujours sur le caractère fragile et réversible des progrès de la civilisation, tous les gains politiques et culturels de la France disparurent avec la régence de Marie de Médicis, preuve de ‘combien la puissance, la considération, les mœurs, l’esprit d’une nation dépendent souvent d’un seul homme’ (p.247-48). C’est sous le règne de Louis XIII que les arts fleurirent à nouveau, malgré les troubles intérieurs: ‘Louis XIII n’y contribua en rien; mais le cardinal de Richelieu servit beaucoup à ce changement’ (p.343).

L’aspect peut-être le plus remarquable du récit de Voltaire est l’usage de critères stylistiques pour juger du progrès d’une civilisation. Après avoir cité une harangue ampoulée d’un évêque au concile de Trente, il remarque: ‘Un tel discours semble réfuter ce que nous avons dit de la renaissance des lettres en Italie.’ Puis il ajoute que l’orateur ‘était un moine du Milanais. Un Florentin, un Romain, un élève des Bembo et des Caza, n’eût point parlé ainsi. Il faut songer que le bon goût établi dans plusieurs villes ne s’est jamais étendu dans toutes les provinces’ (p.135-36). De même, il ridiculise le style des discours du cardinal de Richelieu, et ajoute que ‘ce faux goût qui régna si longtemps n’ôtait rien au génie du ministre’ (p.325-26). Inversement, l’éloquence non éloquente d’Henri IV s’adressant aux états généraux est présentée comme une marque de la supériorité des modernes sur les anciens: ‘Cette éloquence du cœur dans un héros est bien au-dessus de toutes les harangues de l’antiquité’ (p.214).

Pour un lecteur moderne, de tels jugements semblent injustes: Voltaire érige en modèle absolu le goût de sa propre époque, et il l’applique avec sévérité ou avec condescendance aux productions culturelles d’autres époques et d’autres lieux. La technique de la citation hors contexte est elle aussi contestable. Il est d’autant plus facile de ridiculiser un discours qu’on oublie quel était son objet, à qui il était adressé, et généralement dans quelles circonstances il fut prononcé. Décontextualisation, sévérité: cette manière de juger les

PRÉFACE

cultures du passé heurte le relativisme bienveillant qui est le nôtre. Et la dévalorisation de ces cultures pour des raisons simplement stylistiques peut sembler étroite et superficielle. Cependant, il serait injuste de voir de la naïveté dans la position de Voltaire: c'est en toute connaissance de cause que les critères esthétiques et moraux du présent sont appliqués aux époques passées. Et l'utilisation de critères stylistiques a quelque chose de novateur et de profond, que l'histoire culturelle ou la micro-histoire peuvent revendiquer. Quand on prête attention au style, un simple détail nous livre la clé du tout. Une simple phrase nous donne un aperçu de toute une époque: 'Rien ne sert plus à faire connaître l'esprit du temps' (p.204).

Pierre Force
Columbia University